

« La foi met des montagnes là où il n'y en a pas. »

NIETZSCHE, *L'Antéchrist*, § 51

Bonjour à tous,

Je remercie *Foi & culture*, et spécialement Catherine Putz, de m'avoir fait confiance en m'invitant à vous parler de l'a(A)scension, avec et sans majuscule. Évidemment, je préférerais – et de loin ! – me trouver avec vous physiquement, mais c'est ainsi. La solution à distance offre quand même un avantage, du moins pour moi : les philosophes n'ont jamais assez de temps. Je me permettrai de dépasser le cadre de l'heure prévue. J'ajoute que le texte écrit de la contribution que je vous propose aujourd'hui sera disponible pour tous.

Mon propos est de réfléchir sur ce qui rapproche – même si bien sûr beaucoup de choses les séparent – d'une part l'activité consistant à gravir des montagnes et d'autre part l'ascension au sens chrétien du terme.

Ce sens chrétien ne renvoie pas seulement à l'Ascension (majuscule), c'est-à-dire à l'événement que rapportent les Évangiles de Marc et de Luc, ainsi que les Actes des apôtres. J'inclus dans cette signification le mouvement du croyant vers Dieu, l'être auquel toute la vie chrétienne aspire à s'unir.

Mon exposé comportera 3 parties : 1°, une description de la façon dont l'ascensionniste et le chrétien vivent subjectivement leurs expériences respectives ; 2°, une analyse de l'illusion que comporte ce vécu subjectif ; enfin 3°, en conclusion, une réflexion sur les vérités qui se cachent derrière cette illusion. Car *illusion* n'est pas synonyme d'*erreur*.

Commençons par décrire. L'activité de l'ascensionniste et la vie du chrétien ont en commun plusieurs choses. Quatre me semble-t-il, que je vais essayer de mettre en évidence et sur lesquelles nous devrions être d'accord, que nous soyons croyants ou athées, ascensionnistes ou non.

De l'ascensionniste au chrétien, quatre points communs

Premier point commun : L'OPPOSITION D'UN HAUT ET D'UN BAS.

Cette opposition est consubstantielle à l'idée même d'a(A)scension, qu'on l'écrive avec ou sans majuscule. Ni la fête religieuse ni l'activité sportive n'ont de sens que relativement à cette opposition. C'est pourquoi j'exclus l'escalade proprement dite, dont l'intérêt ne réside pas dans le fait d'atteindre une cime, mais dans l'activité elle-même. J'emploie le terme un peu désuet d'« ascensionniste » pour désigner celui qui gravit des montagnes : randonneur ou alpiniste.

La grande différence réside évidemment dans le fait que pour les chrétiens, cette opposition du haut et du bas a un sens spirituel, tandis que pour les alpinistes, elle a d'abord un sens matériel et physique.

Deuxième point commun : LE MOUVEMENT D'ELEVATION DU BAS VERS LE HAUT REQUIERT UN EFFORT.

Qu'on s'élève vers la cime des montagnes ou qu'on aspire à gagner le ciel, cela ne se fait pas tout seul. N'ayant pas de foi religieuse, je n'ai l'expérience que de l'effort physique et mental qu'exige la montagne. Mais je suis sûr que cette dimension de l'effort est inséparable de la vie chrétienne. C'est la parole du Christ dans l'évangile de Jean (XII, 25) : « Qui aime sa vie la perd, et qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle ». Quand je vois tous les efforts que déploie ce monde pour se faire aimer, y compris dans ce qu'il a de moins aimable, je vois mal comment on pourrait le haïr sans de grands efforts. C'est le jeune homme riche (Matthieu, XIX, 16 – 22) qui demande à Jésus : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? », et qui s'entend répondre qu'il doit vendre ses biens et en distribuer le produit aux pauvres. On sait que le jeune homme « s'en alla tout triste, car il avait beaucoup de propriétés ». Donner était au-dessus de ses forces.

Et puis, il y a l'effort pour croire l'incroyable. Nierez-vous que la foi est une sacrée épreuve intellectuelle ? On demande de croire l'incroyable, et c'est ce que signifie le *mystère*. Par exemple, un être qui est à la fois totalement divin et totalement humain – je parle évidemment du Christ – c'est un défi pour la raison¹.

¹ Rousseau a raison : « Quiconque dit qu'il croit absolument tout ce qu'on nous enseigne et qu'il le croit sans y voir la moindre difficulté, est à coup sûr un menteur ou un sot. Il y a des menteurs qui disent croire, et des imbéciles qui croient croire » (*Lettre à Monseigneur de Beaumont. Fragments préparatoires*, 13. Lausanne, L'Age d'homme, 1993, p. 152). Le destinataire de la lettre est l'archevêque de Paris qui avait, quand l'*Émile* et le *Contrat social* étaient brûlés en place publique et leur auteur contraint de s'enfuir, publié un *Mandement* portant condamnation des thèses religieuses de Rousseau. Attention à ceci : Rousseau ne dit pas que pour croire, il faut être un menteur et un imbécile (lui-même croyait), mais que seul un menteur ou un imbécile peut dire qu'il croit tous les dogmes de la foi chrétienne « sans y voir la moindre difficulté ».

Sinon, on ne voit pas comment tant d'hérésies seraient nées de la tentative de donner une solution intelligible à ce mystère. Thomas d'Aquin cite Grégoire le Grand : « La foi n'a plus le mérite de l'épreuve lorsque l'humaine raison lui fournit des preuves »².

Enfin, si l'amour est la clef qui ouvre le ciel, qui prétendra qu'aimer peut aller sans de grands efforts ? Il n'y a que les amoureux qui aiment sans effort, et ça ne durera pas longtemps. L'amour du prochain, et même l'amour d'un couple qui dure, c'est autre chose. Quant à l'amour des ennemis, n'en parlons pas !

La question est alors : qu'est-ce qui nous fait consentir à cet effort ? Qu'est-ce qui en constitue le moteur ? Qu'est-ce qui nous élève ? Cela m'amène au ...

Troisième point commun : L'EFFORT QUE L'ASCENSIONNISTE COMME LE CROYANT CONSENTENT POUR S'ÉLEVER EST SOUTENU PAR LA CONVICTON QUE CE VERS QUOI ILS S'ÉLEVENT VAUT EN SOI, POSSEDE OBJECTIVEMENT UNE VALEUR.

Pourquoi aspire-t-on à aller là-haut ? Parce que là-haut, c'est bien ! Naturellement, ce n'est pas « bien » de la même façon, ni au même degré d'intensité. Un chrétien alpiniste (on se souvient de Pie XI, Achille Ratti) sait bien que comme le dit saint Paul, il ne faut pas chercher à imaginer la béatitude céleste sur le modèle de nos joies terrestres. Les deux espèces de jouissance sont évidemment incomparables. Mais enfin, ce qu'on va chercher là-haut, c'est bien toujours une jouissance.

Commençons par écouter ce que nous dit l'alpiniste : là-haut, c'est la beauté, c'est la pureté, dont le silence, la transparence de l'air et la blancheur de la neige sont comme des symboles ; c'est l'éternité, dont l'immuabilité des montagnes offre une image ; se détacher du monde en le considérant d'en-haut, c'était pour les Stoïciens le chemin de la sagesse. Là-haut, on accède à une certaine vérité, que le monde d'en-bas dissimulait. Bref, on *vit* plus. Et même on devient meilleur. J'ai les plus sérieux doutes sur ce point, mais comme je l'ai dit, je ne fais que décrire.

Cette description est validée par toute la littérature alpine, qui est bourrée de ce genre de réflexions, enracinées dans une seule idée : que les cimes et l'activité qui consiste à les gravir possèdent certaines propriétés intrinsèques par lesquelles elles sont désirables. L'ascensionniste est convaincu que quelque chose se trouve là-haut, qui *objectivement, réellement*, mérite son effort. Il a l'intime conviction que la beauté du paysage qu'il contemple depuis le sommet est une propriété qui appartient en tant que telle à ce paysage. Comme celui qui écoute un quatuor de Mozart croit que cette musique possède la même propriété. Évidemment, tout le monde sait que la beauté est une propriété assez difficile à définir : on aurait bien du mal à dire ce qu'il y a de commun entre un coucher de soleil, un trio de Schubert et le tour du Pic du Midi d'Ossau. Mais on s'en fiche. On ne nous ôtera pas de l'idée que Mozart, Schubert et la haute montagne, *c'est* beau, et ça nous suffit.

Bref, il y a là-haut quelque chose qui, *en soi*, « vaut la peine » qu'on consacre à l'atteindre.

Pour le croyant, c'est la même chose, mais bien entendu à un degré incommensurablement supérieur. Être là-haut, sur les cimes, sans doute, « c'est bien ». Mais là-haut, chez Dieu, c'est « Le Bien » avec un « B » majuscule. C'est la vision de la Vérité (majuscule), c'est la vraie Vie. Jésus dit bien : « Je suis le chemin, je suis la Vérité et la Vie » (il ne dit pas : « je *dis* la vérité, je suis *vivant* »). Pour marquer cette différence, on pourrait dire les choses ainsi : la montagne, les cimes et ce qu'on va y chercher, tout cela *a* une valeur. Mais Dieu, *c'est* la Valeur même (la Valeur majuscule), source et fondement de toutes les valeurs (minuscule), y compris celles que nous allons chercher en montagne.

Il y a deux moyens pour une chose d'être mue du bas vers le haut : soit en étant tirée depuis le haut, comme la charge d'une grue ou la cabine d'un téléphérique ; soit en étant poussée depuis le bas : la lave du volcan, le ballon gonflé d'un gaz plus léger que l'air, propulsé par la poussée d'Archimède ; la fusée au décollage.

De là le...

Quatrième point commun : L'ASCENSIONNISTE ET LE CHRÉTIEN ONT EN COMMUN LA CONVICTON QUE LE MOUVEMENT QUI LES ÉLEVE, AUSSI BIEN QUANT AU CORPS QUE QUANT À L'ÂME, EST UN MOUVEMENT ATTRACTIF DÉTERMINÉ DEPUIS LE HAUT, C'EST-À-DIRE PAR LA VALEUR EN SOI DE L'OBJET QU'ILS DESIRENT ET VERS LEQUEL ILS CHERCHENT À S'ÉLEVER.

Pour l'ascensionniste, je viens de l'expliquer. Intéressons-nous maintenant au chrétien.

Le monde dans lequel se vit l'expérience religieuse est structuré autour d'un axe vertical, entre le haut et le bas. En haut, un pôle totalement surnaturel : Dieu. En bas, un pôle naturel, l'homme ; mais qui a reçu dans la nature créée un statut qui le fait participer au surnaturel. Là-haut, le Bien majuscule. En bas, non tout à fait le mal (encore que toute une pensée chrétienne soit allée dans ce sens), mais quelque chose dont toute la valeur réside dans la possibilité d'y gagner le salut. Cet axe est parcouru par deux mouvements de sens opposés.

² Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II^a-II^{ae}, Quest. 2, art. 10.

Un mouvement descendant, dirigé du haut vers le bas : Dieu est la réalité absolument première. De lui descendent – par la création – toute réalité et toute vie. En descendent aussi – par la révélation – toute vérité et toute valeur. Ce mouvement ne demande à Dieu aucun effort, parce qu’il a sa cause dans l’amour infini qui détermine Dieu à créer et à nous faire connaître ce qu’il importe que nous sachions ou croyions. Le don d’amour ne peut rien coûter à un être infini, qui *est* tout entier amour.

Un mouvement inverse, ascendant, dirigé de bas en haut : de l’humain vers le divin. Il appartient à l’homme, créature finie, d’entreprendre un mouvement ascensionnel vers cette perfection infinie. De croire ce qu’elle dit, ou plutôt ce qu’elle *est* : la Vérité. De pratiquer ce qu’elle fait, ou plutôt ce qu’elle *est* : l’Amour. Bien entendu on ne saura pas toute la Vérité tant qu’on vivra de la vie d’ici-bas. On ne connaîtra pas la plénitude de l’Amour avant d’aimer Dieu pour le voir face à face. Bref, on ne vivra la vraie vie qu’une fois mort, et c’est ce que dit sainte Thérèse d’Avila : « *Muero porque no muero* », je meurs de ne pas mourir. Tout l’effort en cette vie doit donc consister à s’élever vers cet absolument vrai, absolument bon et absolument beau qui est tout là-haut. L’idéal de la vie chrétienne est de rejoindre cette réalité, de s’unir à elle. Toute la vie du croyant est – ou devrait être – une réponse à cet appel venu d’en haut, ce qui se dit *vocation*.

Contrairement au mouvement descendant du créateur vers la créature, ce mouvement exige un effort. Bien sûr, il a aussi pour moteur l’amour, et il est aidé par la grâce. Seulement, l’homme est faible. À l’aspiration vers le divin, s’oppose la pesanteur du péché originel dont l’homme est porteur.

Une multitude d’événements et de symboles, dans le monde chrétien, illustrent cette polarisation et ce double mouvement : l’effusion de l’Esprit saint qui descend sur les disciples sous la forme de langues de feu. Dans la cathédrale, la lumière des vitraux et le son des orgues descendant d’en haut, comme des émanations du divin. Dieu fait descendre ses bienfaits vers les hommes, et il les attire à lui. J’aurais aimé avoir le temps de commenter avec vous le tableau de Nicolas Poussin, connu sous le titre de *Ravissement de saint Paul*. L’apôtre est emporté au Troisième ciel par la même force qui enlève le Christ le jour de l’Ascension. Il est significatif que l’Évangile de Luc et les Actes des apôtres rapportent l’événement par des verbes à la voie passive : Jésus fut « emporté », « enlevé », afin de marquer que c’est bien du côté du père qu’agit la force attractive qui élève Jésus³. Enfin, l’homme se tourne vers Dieu comme vers l’être qui comporte le plus haut degré de désirabilité. Pensez au regard de saint Sébastien criblé de flèches, à la flamme du cierge, à l’élévation des croisées d’ogive dans la cathédrale gothique⁴. Avec l’échelle de Jacob, on y moins clair, parce que ça monte et ça descend dans les deux sens ; les théologiens ont médité sur cette difficulté.

Toute cette symbolique illustre le vers de Lamartine : « L’homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ».

Il vous appartient de me dire, et j’espère que l’occasion se présentera d’en discuter, si vous souscrivez ou non à la représentation que je viens de proposer de l’univers spirituel du croyant. Mais vous aurez peut-être deviné que cette représentation n’est pas la mienne. Le sentiment, partagé par l’ascensionniste et le croyant, que leur effort pour s’élever est déterminé par la valeur de ce qui est en haut est en réalité une illusion. C’est dans le sujet désirant, c’est-à-dire en bas, et non dans l’objet désiré, là-haut, que se trouve la cause réelle de l’effort qu’accomplit le premier pour s’élever vers le second.

De l’ascensionniste au croyant, la même illusion

L’ascensionniste

Commençons par l’ascensionniste, parce que l’illusion est dans son cas plus facile à dégonfler. Il faut comprendre que là-haut, ce qu’il y a, c’est simplement du caillou et de la neige, une certaine densité de l’air atmosphérique, certaines quantité et qualité de lumière, une possibilité géométrique de voir à 360°. La beauté que je trouve à tout cela dépend biologiquement d’un système perceptif particulier, propre à l’organisme humain, et spirituellement d’un système culturel tout aussi particulier, que l’alpiniste emporte avec lui, dans sa tête, comme le sac qu’il a sur le dos. Il faut dire la même chose d’un tableau de Van Gogh ou de la musique de Mozart : des taches de lumière sur une toile, des sons, c’est-à-dire des longueurs d’onde, des fréquences et des harmoniques, dont toute la valeur esthétique tient à la conformité entre un certain phénomène physique d’une part, et ce que la biologie et une certaine culture ont fait de nous d’autre part. Certains humains, ceux que nous appelons des génies, se sont révélés particulièrement doués pour jouer sur ce rapport.

³ L’article « Ascension » de *Wikipédia* est illustré d’une représentation sculptée sur ivoire du V^e siècle : on y voit Jésus dans une posture d’ascensionniste, s’appuyant de ses deux pieds sur le sol. Bien qu’une main lui soit tendue depuis le ciel, à laquelle il s’accroche, l’œuvre me semble, malgré sa belle facture, beaucoup moins suggestive que l’élan qu’a su donner Sebastiano Ricci au personnage du Christ dans son *Ascension* de 1700.

⁴ Hegel a écrit de très belles pages sur la cathédrale dans ses *Leçons sur l’esthétique*. Voir extrait joint.

Subjectivement, donc, l'ascensionniste vit son effort pour s'élever comme mû par la valeur de ce qu'il trouvera là-haut, et qui l'attire. Mais cette représentation est illusoire : il n'y a là-haut rien qui ait *en soi* la moindre valeur. Objectivement, en réalité, son effort est l'expression de ce qu'il est : sa constitution corporelle et son appartenance culturelle.

Mais tout cela n'est pas grave : le savoir ne retire rien au plaisir que nous tirons des tableaux de Van Gogh, des quatuors de Mozart ou de la haute montagne. Peu de gens savent que la sensation de chaleur qu'ils éprouvent en s'approchant du foyer ne se trouve pas plus dans le feu et ne lui appartient pas davantage que n'existe réellement dans ce feu la brûlure qu'ils j'éprouveraient s'ils y plongeaient la main. Non le feu n'est pas « chaud » ! Cette sensation de chaleur a beau ne se trouver qu'en moi, elle n'est pas moins bonne pour autant.

Évidemment, pour le rapport que l'esprit du croyant entretient avec l'objet de sa foi, on se doute que les choses sont un peu plus compliquées. Mais le principe est le même. C'est comme quand le coca ou la menthe à l'eau que vous buvez à la terrasse du café monte dans la paille : vous croyez que c'est vous qui l'*attirez* vers le haut en l'aspirant. Mais c'est faux : il ne faut pas avoir fait beaucoup de physique pour savoir que c'est la pression qu'exerce l'atmosphère sur la surface du liquide dans le verre qui *pousse* ce liquide dans la paille. Il faut regarder la foi religieuse comme un phénomène de ce genre, c'est-à-dire comme un phénomène *naturel*. Mais pour y parvenir, il faut d'abord exposer la conception générale du premier philosophe qui ait proposé une théorie de l'homme et de la religion comme phénomènes naturels.

Un peu d'anthropologie spinoziste

En moins de deux siècles, la science a apporté une puissante confirmation à la conviction sur laquelle Spinoza avait fondé sa philosophie : nous autres humains sommes une espèce naturelle, et nous faisons partie de la nature. Les religions révélées se sont battues bec et ongles contre cette idée, qu'elles ont fini par devoir admettre jusqu'à un certain point, même si bien sûr, elles continuent d'attribuer à l'homme une origine surnaturelle. Toute l'histoire de l'esprit humain montre comment le mode d'explication naturel s'est irrésistiblement substitué aux explications par le surnaturel. Les religions nous ont toujours répété : vous n'expliquerez jamais certaines choses par la seule nature. La structure de l'univers, la vie, l'homme, l'esprit, tout cela échappe aux causes naturelles. Et puis, progressivement, les barrières sont tombées. Nos papes parlent encore du « mystère de la vie », mais eux-mêmes n'y croient plus. S'ils croyaient vraiment que l'essence de la vie est hors de portée des sciences du vivant, ils ne s'inquièteraient pas – et ils ont parfaitement raison de s'inquiéter ! – des progrès de nos biotechnologies. Celles-ci ne feraient courir aucun danger sérieux à la vie, si le « mystère de la vie » leur échappait. Aujourd'hui, avec les neurosciences, c'est la barrière de l'esprit qui est en train de commencer à tomber.

Qu'est-ce qu'un humain ? Un être qui vit, désire vivre et aime en ce monde ce qui contribue à la vie : sa compagne ou son compagnon, ses parents et ses enfants, Van Gogh et Mozart et, pour certains, la fréquentation des cimes. Si la mort s'approche, il la repousse. Il aime la justice, même quand il lui arrive de commettre l'injustice, parce que la justice est bonne pour la vie, parce que la vie de tous est plus heureuse dans un monde juste. Tous les désirs qui l'animent, tous les mouvements qu'il fait, procèdent de son être, de la puissance d'agir qui est la sienne. Cette puissance, Spinoza l'appelle *conatus*, qui signifie en latin « effort ». Cet effort anime tous les vivants. À quoi tendent-ils ? À persévérer dans l'être. Tout être cherche à être ce qu'il est, à l'être le plus et le mieux possible. D'où vient cet effort ? De la nature même de l'être.

Pour l'homme, c'est le désir. « Le désir, dit Spinoza, est l'essence même de l'homme ». Mais par un mécanisme qu'analyse Spinoza dans l'*Éthique*, l'homme renverse l'ordre réel et imagine qu'il désire quelque chose parce que cette chose est bonne *par elle-même*, ou qu'il la fuit parce que *par elle-même* elle est mauvaise. La vérité est inverse : « nous ne faisons effort vers aucune chose, nous ne la voulons pas et ne tendons pas vers elle par appétit ou désir, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; c'est l'inverse : nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons et tendons vers elle par appétit ou désir. » (III, 9, Scolie).

Ce que nous dit Spinoza, c'est que le désir est le fait premier, la réalité originelle, et que toute valeur en dérive : il n'y a de valeur que par le désir. Or, tout désir exprime la nature de l'être qui forme ce désir. Le désir manifeste la puissance de son *conatus* et traduit sa manière propre d'exercer sa puissance d'agir. Le *conatus* d'une truite ne peut pas se tourner vers du pain, vers la musique de Mozart ni vers la justice. On n'attrape pas les truites avec du pain, on ne les appâte pas en leur jouant du Mozart, parce que rien de tout cela n'est de nature à favoriser leur puissance d'agir. En revanche, du pain convient bien pour la carpe, parce que la carpe est un organisme capable de transformer du pain en chair de carpe.

Eh bien de même, un humain est ainsi fait qu'il peut transformer de la viande rouge ou du pain en chair humaine, de la musique de Mozart en plaisir, et de la justice en joie. Certains humains peuvent aussi transformer en plaisir le contact avec le rocher et la neige, ainsi que le spectacle des montagnes. C'est toujours sa nature qui s'exprime, son désir qui pousse. Mais il en vient à s'imaginer que ces choses qui l'aident à exister mieux, à augmenter sa joie, ont *en soi et par elles-mêmes* cette capacité. Il projette dans les choses qu'il désire la puissance de son propre désir, et leur attribue cette puissance d'être désirables, d'être belles et bonnes. Il oublie que pour un Romain de l'Empire ou un aristocrate français du XVII^e siècle, les hautes montagnes étaient tout à fait dépourvues du pouvoir attractif de susciter leur désir. Quelles conséquences du côté de la religion ?

Il est impossible ici de restituer la théorie spinoziste de la religion dans toute sa richesse. Cette théorie présente un aspect anthropologique, mais cet aspect s'articule à une réflexion politique, qui étudie le lien de la pensée religieuse aux formes historiques de la servitude. Je m'en tiendrai ici au premier de ces deux aspects.

Le croyant

Le croyant est soumis comme nous tous à la loi du désir, et à l'illusion par laquelle le désir crédite l'objet désiré d'une valeur objective, qui n'est pourtant fondée que dans le désir lui-même.

Chez l'ascensionniste, le *conatus* exprime, comme chez n'importe qui d'autre, le désir d'exister, de vivre, c'est-à-dire de déployer sa puissance d'agir, dans l'ordre physique (musculaire) aussi bien que mental (la préparation de la course et la lecture de la carte, l'intelligence du milieu montagnard, la recherche de l'itinéraire, le goût du geste technique, etc.). Ce désir se fixe sur les cimes pour des raisons qui tiennent pour une part au bagage culturel qu'il porte en lui, pour une autre part aux hasards de l'existence. Né à une autre époque ou en un autre lieu, il aurait pratiqué l'escrime ou la chasse.

Chez notre croyant, ce *conatus* manifeste la même tendance à déployer la force de son être. Comme n'importe qui d'autre, il aime la puissance, la vérité, la justice, l'amour. Comme tout le monde, il désire tout cela. Il veut que ce qu'il fait dans la vie, et si possible cette vie elle-même, ait un sens. Il aime les siens, et il déteste la mort, qui les lui enlèvera, avant d'anéantir sa puissance d'agir. Et voilà que d'autres hommes – car il n'a reçu l'annonce de cette bonne nouvelle que par des êtres aussi humains que lui – lui disent qu'il y a, hors du monde, un être doué d'une puissance infinie, qui *est* Vérité, Justice, Amour. Un être qui a créé ce monde et a de toute éternité décidé d'y assurer la victoire du Bien sur le mal et de la Vie sur la mort. Que cet être parfait règne sur un royaume qui est ouvert, s'il le veut, à celui qui croit en cet être. Comment ne le voudrait-il pas ?

Le croyant vit subjectivement son existence comme pourvue d'un sens qui lui est donné d'en haut, par un être qui est toute perfection, mais dont la plus manifeste caractéristique est d'être absent du monde qui tient de lui toute son existence et tout son sens. Mais cette absence n'est pas un problème : le Grand Absent tient tout son être du désir humain, qui concentre en lui toutes les propriétés qui font défaut au monde : la justice, la douceur, l'amour. Tout ce dont manque le monde devient signe de Dieu. « Dieu, écrit Simone Weil dans *La pesanteur et la grâce*, ne peut être présent dans la création que sous la forme d'absence ».

Mais le seul désir humain ne serait pas un soutien suffisant pour conférer à Dieu un être, même imaginaire. L'illusion qui habite l'ascensionniste : que ce vers quoi il s'élève possède une valeur en soi, peut au moins s'appuyer sur le fait qu'une fois parvenu là-haut, il y rencontre quelque chose d'assez réel : des cailloux, de la neige, une atmosphère différente, une vue à 360°. Même si rien de tout cela n'a la moindre valeur *en soi*, au moins n'est-ce pas rien. Quand il redescend vers la vallée, il a le sentiment de laisser derrière lui quelque chose, dont le désir aura tôt fait de le reprendre.

Pour le croyant, c'est moins facile. Parce que Dieu ne se donne jamais à voir, toucher ou entendre. Yahweh ou la Sainte vierge n'apparaissent pas tous les jours ni à tout le monde. Quoi donc, dans ce monde, pour soutenir l'existence d'un être qui n'est pas de ce monde ? Eh bien, hors du désir qu'on lui voue, les prières qu'on lui adresse, le culte qu'on lui rend, les monuments qu'on lui élève. Il faut bien que Dieu existe puisque nous sommes là, rassemblés en ce lieu, pour célébrer comme l'ont fait tant d'humains depuis tant de siècles, un mystère qui n'a de sens que par lui. Ce pourquoi, comme le dit Bergson, « il n'y a pas de religion sans rites et cérémonies. À ces actes religieux la représentation religieuse sert surtout d'occasion. Ils émanent sans doute de la croyance, mais ils réagissent aussitôt sur elle et la consolident : s'il y a des dieux, il faut leur vouer un culte ; mais du moment qu'il y a un culte, c'est qu'il existe des dieux. » (*Les deux sources de la morale et de la religion*, ch. II, p. 209 – 212). Une messe, ça fonctionne à peu près comme une manif : il est très difficile de défiler à cent mille et de scander tous ensemble des slogans sans croire intensément à la vérité de la cause qu'on défend. J'ai manifesté des centaines de fois dans ma vie. Et bien des fois, dans ma jeunesse, j'ai cédé à ce sentiment. Aujourd'hui, j'essaie de m'en défendre.

L'absence de Dieu explique que l'amour qu'on lui voue – c'est-à-dire en fait qu'on voue à tout ce qu'il figure – ne puisse être vécu que sur le mode de la foi, qui *est*, comme je l'ai dit, l'effort méritoire d'y croire ; et sur le mode de l'espérance.

Comme le dit André Comte-Sponville dans son *Traité du désespoir et de la béatitude* (T. 2, *Vivre*, p. 212 :

Le désir n'est gouverné par rien que par lui-même (par son essence positive), qui n'est pas un moindre être mais une puissance, il n'est pas un manque mais une force [...] en conséquence la *désirabilité* d'un objet est l'effet, non la cause du désir qui le vise [...]. Rien ne nous appelle, rien ne nous attire : c'est le désir en nous qui s'efforce.

Et le désir de vérité, de justice et d'amour nous fait croire que pour que nous aimions tout cela, il faut que *d'abord*, vérité, justice et amour *existent en soi*, pour qu'ensuite, nous tournions vers eux notre amour. Quand en réalité nous ne posons leur existence absolue en Dieu que parce que, très légitimement, en vertu de notre nature, nous les désirons et aimons.

Conclusion

Mais je vous avais promis, dans le prospectus de présentation, que ma réflexion « pourrait nous montrer dans la religion une vérité plus profonde ». Je voulais dire : plus profonde que les dogmes qu'elle professe, qui, pris à la lettre, sont faux, puisqu'au ciel, il n'y a rien. Évidemment, qu'il n'y ait rien au ciel, c'est ce que je n'ai pas montré. Vous vous doutez que mon athéisme n'est pas un postulat arbitraire, et encore moins une foi. L'idée d'une foi en l'inexistence de Dieu n'a rigoureusement aucun sens, et si vous voulez agacer un athée doué d'un peu de jugeotte, dites-lui – comme on me l'a dit cent fois – que son athéisme n'est qu'une foi à l'envers, une foi en l'inexistence de Dieu. Pour moi, en tout cas, la question de l'existence de Dieu s'examine exactement comme on questionne l'existence de n'importe quelle autre chose : la génération spontanée, l'influence des planètes, le monstre du Loch-Ness, la vie extra-terrestre, etc. On étudie, à l'aide de méthodes éprouvées, les raisons, on les pèse, on les compare, et l'on conclut comme on peut. J'aurais une bonne demi-douzaine de raisons à fournir à l'appui de mon athéisme, mais mon objet n'était pas d'argumenter la fausseté du christianisme, ou de la religion en général. Mon propos était de remonter à la racine de ce qui me paraît, à moi qui suis athée, alimenter l'illusion commune à l'ascensionniste et au croyant. Seulement, *illusion*, ce n'est pas *erreur*. Ma définition de l'illusion est celle de Freud : « une croyance est une illusion quand, dans sa motivation, c'est l'accomplissement du désir qui se met en avant »⁵. La jeune fille pauvre qui s'attend à la venue du prince charmant se fait – par la puissance de son désir – des illusions. Ainsi définie, l'illusion n'implique pas l'erreur. Que le rêve du prince charmant ne repose sur rien d'autre que le désir de la jeune fille, cela n'exclut pas absolument qu'il s'accomplisse.

Mais une illusion ne va jamais sans contenir quelque vérité, qu'il faut dégager. Alain était un philosophe athée. Il ne croyait ni à Dieu ni à Diable. Mais lisez ses *Propos sur la religion*. Il y répète souvent que « toutes les religions sont vraies ». Évidemment, cela ne pouvait lui attirer la sympathie d'aucune religion, puisque chacune entend bien être la seule vraie ! Ce qu'il veut dire que dans toutes les religions se trouvent déposées certaines grandes vérités sur l'homme. Je ne peux pas entrer ici dans les détails, mais je voudrais pour finir lire l'un de ces *Propos*. Alain rédigeait un *Propos* chaque jour, pour son journal local. Il y a plus de cinq mille *Propos*. Alain empruntait très souvent ses thèmes au calendrier. Un très grand nombre de *Propos* ont été rédigés à l'occasion d'une fête chrétienne : Pâques, la Toussaint ou une autre, toujours pour en dégager le sens de vérité. Et puisque nous approchons de Noël, je vais vous lire le tout dernier des *Propos sur la religion*, daté du 21 décembre 1935, et intitulé *Noël de la Paix*.

Je m'abstiendrai de commenter ce texte. Je n'ajouterai que deux choses. Un conseil : lisez le reste. Et une hypothèse, fort audacieuse, je le reconnais : peut-être y apprendrez-vous ce que signifie être chrétien, et pourquoi vous l'êtes.

⁵ Freud, *L'avenir d'une illusion*, VI. Trad. Bernard Lortholary, Paris, Points-Seuil, 2011, p. 80.